

tagaient leurs joies et leurs peines. Aussi nourrissait-il contre Marc Cops une haine si furieuse, qu'il ne pouvait la cacher même en sa présence, lorsqu'il le rencontrait par hasard. Cela naturellement avait valu plus d'une taloche et plus d'un coup de poing au pauvre Blaise.

Après avoir regardé quelque temps son jeune maître en silence, il demanda timidement :

—Puis-je vous parler, Urbain ?

Le jeune homme était tout à fait perdu dans ses réflexions et se demandait avec effroi si son sort ne se décidait pas en ce moment. Il n'avait à attendre que des malheurs, et peut-être était-il déjà trop tard pour essayer ou espérer encore quelque chose.

Il fit signe au valet qu'il préférerait ne pas causer.

—De Marc, dit Blaise.

Ce nom sembla tirer Urbain de ses sombres pensées.

De Marc ? répéta-t-il. Que sais-tu de Marc ?

—Regardez mon oreille gauche, Urbain.

—Elle est ensanglantée. Qu'est-ce que cela signifie.

—J'étais allé au village, faire une commission pour la fermière. Près de la porte des *Trois-Bois* se tenait Marc avec cinq ou six vauriens de son espèce. Il avait sans doute encore bu, car il criait très-haut et agitait les bras comme un moulin à vent. Je m'approchai petit à petit pour entendre ce qu'il disait. Il parlait de vous et de Cécile Roosens. Il affirmait alors avec de terribles blasphèmes que dans six semaines Cécile serait sa femme, et il menaçait de rompre le cou à qui essaierait de l'empêcher. Lorsque j'entendis qu'il disait du mal de vous et vous traitait de vilain lourdeau. Je n'y tins plus. Je m'élançai près de lui en criant qu'il était un misérable ivrogne, le tourment de sa mère ! Je voulus ensuite m'esquiver, mais le brutal me tenait déjà, et m'arracha presque les oreilles. Ah ! si mes regards avaient été des coutcaux !... Il me lâcha alors, et me décocha un coup si furieux, que je roulai de l'autre côté du chemin. Votre ami Karl, le fils du sonneur, voulut me défendre ; mais il reçut aussi une rude volée de coups.

Le jeune fermier s'était levé et murmurait en serrant les poings.

—Cela ne peut pas durer. Ah ! si j'avais été là !

—Vous n'auriez pu rien faire, Urbain. C'est une bête féroce ; il est fort comme un géant, et tuerait un homme comme une grenouille ; vous surtout qu'il hait à la mort. Ah ! fuyez-le : il arriverait malheur. Pensez à votre mère, à Cécile...

Urbain se laissa retomber sur son banc et posa

sa tête sur la table en soupirant :

—Rien, rien pour moi que la douleur impuissante et muette. Mon Dieu, ayez pitié de moi !

En ce moment deux femmes portant chacune un seau de lait entrèrent dans la chambre. La fermière, assez âgée, au visage maigre et flétri, mais à la physionomie avenante et douce, était la mère Couterman ; la seconde, robuste paysanne aux joues rouges comme des pommes, était Thérèse Broets la vachère.

La femme Couterman jeta sur son fils un regard de compassion, puis elle dit au valet.

—Blaise, va à l'écurie avec ton panier, mon garçon. Vous, Thérèse, menez les vaches dans le verger et préparez la lessive pour demain.

Les domestiques, voyant que la fermière avait envie de causer avec son fils, sortirent sur le champ.

—Allons, mon pauvre Urbain, prends courage et ne t'afflige pas ainsi, dit la fermière. Les choses iront mieux que tu ne crois.

—Non, mère, tout espoir est perdu.

—Au contraire, nous avons encore un espoir.

—Comment ? encore un espoir ? Ne vous trompez-vous pas, mère ? lequel ? Parlez, je vous en prie.

—Le meunier est venu ici. Il nous a dit que sa femme s'était engagée avec l'ammann à prendre aujourd'hui même une résolution à propos de sa fille, et que, les propositions de ton père ne lui paraissant pas satisfaisantes, il faudrait bien qu'elle donnât à Marc la main de Cécile... Ne te trouble pas ainsi, mon fils ; tu n'as aucune raison de désespérer... Ton père, cédant aux instances du meunier, a décidé de modifier ses offres de telle façon que la mère Roosens les acceptera probablement.

—Ah ! Dieu soit loué ! s'écria le jeune homme. Quel bonheur inattendu ! Mon père consent à ce qu'exige la mère Roosens.

—Non, pas tout à fait.

—Pas tout à fait, mère ? Quelle autre chose peut-il lui proposer ?

—Voici : ton père cherchera une petite ferme. Il t'installera complètement ; pour commencer il te donnera une couple de vaches, un cheval, et te pourvoira de tout. En un mot, il t'aidera jusqu'à ce que ton exploitation soit bien en train. Il faudra bien qu'il emprunte de l'argent pour tout cela, mais c'est pour ton bonheur et cela le console.

—Mon bon père, dit le jeune homme les larmes aux yeux ; mais tout cela ne me sauvera pas, mère. Je sais maintenant que la mère Roosens ne changera rien à ses exigences. Elle veut que mon père me cède sa ferme avec tout ce qu'il possède. C'est cruel, c'est inhumain ; mais ce qu'elle a décidé doit se faire. Je suis